

LA SEMAINE

DE LYON ET DU SUD-EST

Hebdomadaire satirique paraissant le Jeudi

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

Le Maréchal est à Baden-Baden... On l'a envoyé au bain...

De la paix dans l'honneur au pied dans le cul...

par Marcel-E. GRANCHER

Il y a plus de quatre ans que j'avais conçu le titre de cet article, en me jurant qu'il serait le premier de tous ceux que j'écrirai une fois libre.

Ce titre, j'eus l'imprudence de ne pas le garder pour moi : un soir de l'automne 40 que je dînais chez Alain, je le clairoonnai d'une voix vengeresse. Le lendemain même, la police de Vichy en fut informée, ainsi que d'autres menues choses quant à mes opinions sur le Maréchal, par le troclement d'une lettre anonyme — n'est-ce pas, M. Prud'homme ? — et je connus mes premiers ennuis.

Un peu réhabilité, pensez-vous peut-être... Bah !... nous ne sommes pas entre enfants de chœur. Le langage de ses hommes de 33 ne les a pas empêchés, tout au contraire, de sauver la France. Et puis, ce titre dit si bien ce qu'il veut dire...

Car, du moment où la voix bellâtre du Maréchal proclama la nécessité de l'armistice — cet armistice au succès duquel, si l'on peut dire, il avait tant contribué — je ne me mépris jamais sur ce qui nous attendait.

Pour les avoir pratiqués au temps de ma jeunesse à l'honorable maison Carthefort, consociationnaire en sciences à Lyon, où il faut dire ce qui est, il s'en trouvait quelques-uns ; pour les avoir combattus par la suite, en 14 et 18, enfin, pour les avoir observés de très près au cours de mon séjour en Extrême-Orient, je connaissais les Boches.

Je savais donc qu'il n'y avait pas, au monde, plus beaux salauds — mais vous le savez aussi maintenant !

Et je ne me faisais guère d'illusions.

— Les Allemands sont corrects ! proclamaient certains imbéciles.

— Oui, mon chéri, répondais-je. Vous avez vraiment bonne mine. Pour le moment, ils ne se montrent pas sous leur véritable jour. Mais attendez quelque temps : vous l'aurez le pied dans la vous m'attendez bien !

Fourbes, cruels, changeants, envieux, méchants, tortueux, compliqués, méchants, venimeux, vicieux, jaloux, stupides par bien des côtés en dépit de leur génie du mal — je m'exerce de ce débordement de quasi-synonymes, mais il est nécessaire pour marquer tant de nuances — jadis vainqueurs, à la vérité, que nous avions là !

Certes, au cas où l'Allemagne eût réussi à battre rapidement l'Angleterre, elle aurait pu, à la rigueur, tant était grande sa joie de posséder enfin la France, proie magnifique et si longtemps convoitée, nous désigner pendant quelque temps du moins un semblant de magnanimité. Ainsi du mariou qui ne bat pas trop, dans les débuts tout au moins, la pauvre fille qu'il vient de convaincre, l'entraîne à la maison.

Mais, si je savais bien les Boches, je connaissais mieux encore les Anglais.

« Un très grand peuple », disait — et avec quelle ferveur, et avec quelle raison — l'interprète Ansel, cher à André Maurois.

Le bull-dog britannique se battait dix ans, vingt ans s'il le fallait. Mais il ne céderait pas. Mais il écrasait finalement vainqueur.

Et puis, je connaissais aussi ceux de ma race. Pétails certains qu'ils ne tarderaient pas à se rassembler ; à se rebiffer contre l'ennemi abhorré... Vainqueur difficile, puis vainqueur douteux, puis vainqueur improbable, l'ennemi ne manquerait pas de réagir, et escompte de sa mauvaise humeur.

Allons, de beaux jours viendraient encore.

Et vivrent, Et, comme conséquence, le sang français se mit à

couler — à flots. C'est ce sang-là, ce sang sacré qui nous a lavés de la honte ; qui a effacé de notre blason une tache qui, sans lui, fut demeurée indélébile. Songez-vous à ce que serait devenue pour l'étranger une France consentante, une France qui aurait suivi les enseignements de l'objet Laval ?

O nos martyrs, déjà votre sacrifice n'a point été inutile, quel que soit l'avenir du pays, puisqu'il nous a réhabilités, aux yeux du monde.

De ce côté-ci de la ligne, privés des journaux paraissant de l'autre côté, on ne savait pas encore trop — mais, un jour, je reçus de Lille un paquet plié dans un cahard local... Dit-neuf noms de famille en première page. Messieurs et dames, encadrés — sur les instructions de la Kommandantur — d'un large filet noir, afin que nul s'en ignore. Plus, à la 2 et à la 3, les patronymes de quelques isolés, menu fretin sans doute.

La paix dans l'honneur !

La suite — la suite sanglante — vous la connaissez aussi bien que moi. Il y eut ceux de Nantes, ceux de Châteaubriant, tant d'autres, à Paris et ailleurs.

Aussi bien, l'ennemi n'allait pas tarder à violer l'armistice et à franchir la ligne de démarcation, en dépit des signatures échangées. Le pied dans le cul...

Et les Lyonnais allaient, à leur tour, connaître des moments terribles. L'hôtel Continental, puis l'École de Bacit... Le ministre Montbu... Les massacres de la Chicoulière, de Villeneuve, de Fleury, de Neuville, de Saint-Denis-sur-Formans, de Pont-Doreux... La luxerie de Bellecour, où resta mon cher Chambonnet... Les déportations, les arrestations, les supplices. Et les Mongols de la « Turkestana division », pillant, incendiant, violant... Et les hommes de la Wehrmacht, se conduisant à peine mieux... Et nos points sautés, notre ville en ruines.

En y réfléchissant bien, il me vient tout de même à l'esprit une pensée consolante : le pied dans le cul, finalement, c'est les Boches qui l'ont eu !

Marcel-E. GRANCHER.

LE SURNOM DE LA SEMAINE

Pour M. AUPHAN, de l'Action Française, jadis compagnon fidèle et nocturne d'Henri Béraud, et présentement arrêté comme lui, mais à Lyon :

Prison sans Béraud !

A nos lecteurs

Un arrêté du ministre de l'Information interdit désormais à la Presse l'insertion des publicités commerciales.

Or, le « Mois à Lyon — comme le départ des revues de ce genre — coûtait très cher à fabriquer (papier spécial, photos, etc.) et ne pouvait subsister que par l'appui de la publicité. Notre revue — l'une des premières dont la publication fut autorisée depuis la Libération — allait-elle donc disparaître ?

Il nous faut pourtant faire vivre le personnel de notre rédaction, celui des bureaux, et indirectement, celui de l'imprimerie. D'autre part, argument sentimental peut-être, mais qui a bien son importance, nous ne pouvons décevoir trop les amis qui, depuis tantôt trois ans, nous font l'honneur de nous lire.

Nous avons donc pris la décision de reprendre notre formule hebdomadaire — intuitive, celle qui, en 33, eut son succès. Le « MOIS » avait succédé à la « SEMAINE ». La « SEMAINE » renaît, mais luxueusement présentée, sans doute, mais enfin nous vivons.

Quant à la rédaction, elle se compose toujours amicalement de la même équipe, l'une des plus belles qui furent jamais réunies à Lyon : Pierre-Scize, Marcel-E. Grancher, Joseph Jullian, Edmond Locard, Michel Herbert, José de Berys, Henry Clos-Jouve, Guy Verdès, Noré Brunet, Charles Cluny, François Monnet, Irène Simonet, Léon Charliat, Gaston Simonet, etc... les dessinateurs Julien Pavil, Touchagues, Carloti, H.-F. Gaudier, Rogina, Roger Roux, Corcard, Roger Sam, etc...

Notre journal sera donc un journal vigoureux et gai ; nous sommes certains que nos compatriotes ne s'en plaindront pas ; pendant quatre ans nous avons assez pleuré !



Discours à mon vieux stylo

par Pierre SCIZE

Je l'ai retrouvé au fond d'un tiroir où il dormait depuis quatre ans.

C'est un vieux stylo. Il vient de l'Illinois, comme les Jeeps, le chewing-gum et la libération. Sa panne de caoutchouc n'a pas résisté à quatre ans de sécheresse ; elle en a crevé. Mais la plume est encore bonne. Une valeur or.

Pauvre vieux compagnon de ma vie d'homme libre. En avons-nous fait ensemble des voyages ? En avons-nous écrit des pages et des pages ! Le monde était tout juste assez vaste pour nous. Qu'il se produisît quelque part un événement grave et nous partions. Le papier blanc nous donnait la fièvre. Les bonnes causes aussi.

Tu te souviens ? Quand Carlos Prestes, martyr, agonisait dans les geôles brésiliennes, et qu'on nous demanda de recueillir sur place les témoignages de son courage et de son supplice ?

Et ce matin où nous fûmes reçus par le maréchal Tchang Kai Check, et où il nous confia de si belles choses sur l'avenir du monde libéré des tyrannies, c'était à Han-Kéou, au bord du grand fleuve Yang-Tsé. Trois jours auparavant nous avions vu brûler Canton par l'aviation japonaise, et respiré l'horrible fume qui montait des masses chinoises où grillaient dix mille corées de tout âge et des deux sexes ?

Et les cohues pathétiques de Moscou, sa jeunesse ivre de fraternité, qui dansait sur la place Rouge ? Et l'Espagne en flamme, les bombes incendiaires sur le Barrio-Chino de Barcelone, la Casa Velasquez flambante et le bruit des obus explosant sur la Puerta del Sol ? Et la Rome de Mussolini, prise d'un délire obscène le soir où l'on apprit que les blindés italiens avaient incendié les palloites d'Adis-Abbeba, et fait un grand massacre de noirs ? Et Vienne, étranglée, garottée, quand brûlaient les quartiers juifs et que la botte des nazis battait la mesure des symphonies de Mozart ?

Et Berlin ? Et Munich ? Munich, où des robots cataleptiques gardaient le mausolée des premiers morts hitlériens, avant-garde d'une innombrable armée. Berlin où le Grand Paranoïaque assemblait des foules hurlantes à la mort, parmi l'éclat des cuivres wagnériens.

Et Paris, où nous reentrions après chaque voyage, ce Paris charmant et fou, qui dansait sur le volcan, fermait les yeux aux évidences, niait les réalités les plus horribles. Paris, où nous revenions porteurs de sombres messages, dont nous dérangions la fête en criant, debout sur son seuil :

« Attention ! Partout dans le monde les justes meurent, le crime est fol, la barbarie monte, le sang innocent ruisselle, la liberté est étouffée. Silence aux joucours, Chares ! Le canon gronde. Le incendie est à nos pieds. Demain commence le de la Mort du Silence, et de l'ain :

« Te souviens-tu, vieux Watterman ? Comme on nous faisait taire alors ? Comme on nous conspuait ! Gèneurs ! Empêcheurs de danser en rond ! Boule-feux, Vain guerre ! Oui, on nous accusait de chérir la catastrophe, nous dont les faibles forces ne songaient qu'à l'empêcher. Paris dansait. Paris organisait les soirées, la justice sociale, et rêvait aux lendemains promis de la Paix Universelle. Ah ! France que tu étais belle, mais comme ils frémissaient tes amis de par le monde, à te voir, un sourire aux lèvres, une fleur au chapeau, jouer à la bergère, ta boulotte enrubannée, parmi l'innombrable troupeau des loups enragés.

Quand la catastrophe a fondu sur nous nous n'avons pas triomphé. Rien n'est plus gai, — et dans l'occurrence rien n'eût été plus criminel — que l'attitude du monsieur qui se réjouit des malheurs qu'il a prévus, et clame son insupportable : « Je l'avais bien dit ! »

Mais, moi, dans les tristesses de l'exil, toi dans ton tiroir moussieux, avons-nous assez réfléchi à tout ce qu'il nous était donné de voir ? Quatre ans ! Quatre ans d'un cauchemar sans cesse renaissant. Les traitres organisant leur triomphe, les lâches dressant des autels à la peur, les cafards heureux de se montrer en plein soleil, les bourreaux décorés, les martyrs insultés, les affameurs d'enfants honorés, et le drapeau de Valmy, et la Marseillaise se couvrant de tout cela...

Durant ce temps nous avons réfléchi, fait un retour sur le passé. Notre examen de conscience. Nous en sortons, non pas blancs comme neige, mais sans humilité. Assez de Jean-fesse en deuil se sont frappé la poitrine. Nous ne grossirons pas leur morne troupe.

Non, il n'est pas vrai que la France a succombé parce qu'elle aimait la liberté, qu'elle chantait à voix haute dans le bouteux silence de l'Europe, qu'elle avait de grands écrivains, de grands artistes, qu'elle voulait le bonheur de ses fils, qu'elle croyait à plus de justice sociale, qu'elle espérait dans la fraternité des peuples. Ce ne sont pas



— C'est comme mon mari, il en est à son sixième brassard...